

(97) Le texte que l'on trouvera ci-après, suivi de sa traduction française (1), est extrait des Collected Papers de **Charles Sanders Peirce**, édités par Ch. Hartshorne et P. Weiss (The Belknap Press of Harvard University, Cambridge, Massachusetts), Volume II: Elements of Logic (1932). Ces éléments de Logique se composent de trois livres:

Livre I: Aperçu général et historique de la logique

Livre II: La grammaire spéculative (où **Peirce** systématise sa théorie du signe. Une partie de ce 2e livre a été traduite et publiée en français par **G. Deledalle**, aux éditions du Seuil, sous le titre: Ecrits sur le signe.)

Livre III: (la 1ère partie de ce livre est consacrée au "raisonnement explicatif" dont le premier chapitre traite précisément de la syllogistique aristotélicienne. La seconde partie a pour objet la théorie de l'"*ampliative reasoning*").

(1) Traduction réalisée par P. Marchal.

LA SYLLOGISTIQUE ARISTOTELICIENNE* (1)

Charles Sanders Peirce

(99) 1. Les prétentions du raisonnement démonstratif

445. ...Il est aisé de surestimer l'importance du syllogisme. La plupart des logiques anciennes le font lorsqu'elles enseignent qu'on y retrouve la substance de tous les raisonnements. Il est aussi facile de le sous-estimer, comme beaucoup le font. La vérité est que le syllogisme est un élément essentiel de la plupart des raisonnements, peut-être de tous. Un syllogisme est une argumentation valide, démonstrative, complète, et absolument "éliminatrice".

446. Dire qu'une argumentation est valide, c'est dire qu'elle a autant de vérité qu'elle le prétend. Il est essentiel pour raisonner, comme on l'a déjà dit, que le raisonnement soit accompagné par une réflexion portant sur son appartenance à une classe de raisonnements dont quelques-uns (ou aucun) conduisent du vrai au faux.

*Extrait du chapitre 9 de la Grande Logique (1893)

Tout raisonnement a donc une prétention et si cette prétention est vraie, alors le raisonnement est valide.

(99) 447. Le raisonnement démonstratif prétend être tel qu'il est logiquement impossible que les prémisses soient vraies si la conclusion est fausse. Il me semble qu'il serait juste d'ajouter que le raisonnement démonstratif a d'autres "prétentions":

Tout d'abord que ses prémisses soient logiquement possibles, ou, au moins, que la classe des propositions à laquelle les prémisses appartiennent, contienne des propositions possiblement vraies; et
Secondement, que sa conclusion ne soit pas logiquement nécessaire, ou, au moins, que la classe des propositions à laquelle cette conclusion appartient, contienne des propositions qui ne soient pas nécessairement vraies.

Cela, au moins, me paraît s'inscrire dans la droite ligne de ce que pensait Aristote en cette matière. Par exemple, si on l'eut interrogé sur ce qu'il aurait dit de ce raisonnement:

*Les caméléons prennent la couleur de l'objet sur
lequel ils sont posés,
Toute chose est ce qu'elle est,*

je pense qu'il aurait dit qu'il ne s'agissait là, en aucun cas, d'un raisonnement. Concédant que la prémisse ne peut être vraie si la conclusion est fausse, puisque la conclusion ne peut être fausse en aucun cas, le raisonnement prétend qu'il existe une connexion entre prémisse et conclusion, de telle sorte que, si la prémisse affirme quelque chose qui est contraire au fait, la conclusion ne pourrait être nécessairement vraie. Il me semble qu'**Aristote** aurait émis les mêmes réserves à propos d'un argument comme celui-ci:

*Certaines parties sont plus grandes que leur tout;
Manger des fruits verts s'avère toujours fatal.*

Un tel argument ne peut conduire du vrai au faux puisque la prémisse ne peut être vraie. Cependant, si le raisonnement prétend - comme il semble le faire - qu'à partir d'une chose qui se trouve dans une certaine relation avec une autre, on peut conclure une proposition **(103)** à propos d'un sujet totalement différent, en ce sens, il est faux.

448. Cependant, bien que je pense qu'**Aristote** ou tout autre homme de bon sens, conclurait en ce sens, je propose de rejeter cela et de considérer les deux raisonnements qui précèdent comme corrects. Ma raison est la suivante: de telles choses n'ont aucune importance pratique. Car aussi longtemps qu'un raisonnement ne nous induit pas en erreur, l'objectif de la logique est sauf. Admettre de tels raisonnements comme corrects simplifie considérablement l'ensemble de la doctrine du syllogisme. Je ne suis pas le seul à tenir cette position. Même dans le passé, de nombreux logiciens ont pris la même voie...

449. Un argument complet est celui qui se présente, non seulement comme nécessaire, mais encore comme logiquement nécessaire (2).

450. Une argumentation éliminatrice est celle qui, dans les prémisses, mentionne quelque chose, de deux manières qui s'opposent, de telle sorte que cette opposition disparaisse de la conclusion. Lorsque nous argumentons:

*Washington était un politicien au grand esprit;
Il est possible à un politicien d'avoir un grand esprit*

cette argumentation n'est pas éliminatrice. Ce qui est éliminé (dans la conclusion) est mentionné, mais pas sur le mode de la dichotomie ("but once"). De même, on peut argumenter [que dans:]

*Tous les hommes meurent;
Les saints hommes (s'il y en a) meurent,*

nous n'éliminons rien. Au contraire nous insérons quelques choses. Encore un autre exemple d'argumentation:

*Il existe des femmes que tous les hommes respectent;
Tout homme respecte une femme ou une autre.*

Ici nous n'éliminons ni n'insérons rien. Toutes ces inférences non-éliminatrices sont habituellement nommées *inférences immédiates* par les logiciens qui ne leur accordent que très peu d'attention. Au contraire "*Barbara*" et toutes les autres inférences éliminatrices sont dites **(105)** médiates. Cette terminologie est peu réfléchiée. Donc, l'inférence:

*Deux plans infinis quelconques ont une ligne
d'intersection;
Trois plans infinis quelconques ont trois lignes
d'intersection,*

n'est pas éliminatrice; cependant, elle résulte évidemment d'argumentations successives. Nous parlerons de trois plans A, B et C. A et B, A et C, ainsi que B et C forment des paires, chacune présentant une intersection. Nous comptons trois de ces paires. Aucun logicien n'a fait, ni prétendu faire en sorte qu'il existe une quelconque opération d'élimination entre trois prémisses. Donc les arguments éliminateurs non-décomposables (on ne tient pas compte des simples omissions) ont deux prémisses chacun.

451. Le fait de mettre ensemble deux prémisses est un acte distinct de pensée, si bien que le raisonnement;

*Tous les hommes sont mortels,
Tous les patriarches sont des hommes;
??? Tous les patriarches sont mortels,
comporte réellement deux étapes:*

*Tous les hommes sont mortels,
Tous les patriarches sont des hommes;
Tous les hommes sont mortels et tous les patriarches sont des hommes;
Tous les patriarches sont mortels.*

Le logicien ordinaire qualifierait une telle manière de penser de "couper les cheveux en quatre". Cependant, c'est précisément dans le fait de conjointre les prémisses que réside toute la difficulté. L'unification préalable des prémisses est appelée "*copulation*" ou "*colligation*" (3). Même entre les prémisses "*copulées*" et la conclusion, on pourrait insérer une étape de pensée supplémentaire. Ce qui apparaîtra si nous faisons varier une des prémisses:

Tous les patriarches sont des hommes et tous les pécheurs sont mortels;

Si tous les hommes sont pécheurs, tous les patriarches sont mortels;

Tous les patriarches sont mortels.

Cette dernière étape est enthymématique. Il manque - pour la rendre logique - la formulation du principe inducteur: **(107)** "*Tous les hommes sont pécheurs*". Mais en mettant "*hommes*" ... la place de "*pécheurs*", cela devient un principe logique qui ne nécessite pas d'être présent comme une prémisses. Il semble, toutefois, que les logiciens ne reconnaissent aucune différence entre "Si tous les hommes sont des hommes, A est vrai" et "A est vrai". Et

je crois qu'ils ont raison. Nous ne pouvons pas reconnaître les formules logiques comme étant, à proprement parler, des assertions (4).

2. Règles et cas.

3.

452.... Pour véritablement comprendre le pourquoi du choix d'**Aristote** des formes propositionnelles, quoi qu'il ait pu en penser lui-même, il nous faut revenir au postulat suivant:

Nous ne pouvons connaître quelque chose sauf s'il s'agit d'une uniformité.

Je ne prétendrai pas que l'uniformité de notre connaissance doive être parfaite. Ni que nous ne puissions accéder à la conscience d'un défaut d'uniformité. Une uniformité peut constituer un défaut dans une autre uniformité. Je veux simplement suggérer, d'abord, qu'un événement qui serait entièrement en dehors d'un ordre et ne présentant aucune régularité, ne pourrait absolument pas être connu. Secondairement que nous ne pouvons le connaître que dans la mesure où il peut être ordonné. Je n'insisterai pas sur la vérité, de ce postulat. Cela me mènerait beaucoup trop loin. Je dis simplement que, si on l'admet, on peut justifier les formes propositionnelles d'**Aristote**. Sinon, je suis incapable d'en défendre le système.

Une uniformité est une conséquence. Tout ce que nous connaissons est que d'une chose, il s'ensuit une autre. Ces deux choses elles-mêmes, lorsqu'elles sont pensées attentivement, apparaissent comme étant des conséquences et ainsi de suite indéfiniment. Je demande ensuite qu'il soit (109) accordé, qu'il existe une classe importante d'inférences qui, chacune d'entre elles, ont plus d'une prémisse. En considérant que chaque prémisse juge ou affirme qu'une chose suit d'une autre, il est clair que la forme la plus simple de ces prémisses est la suivante: de A suit B et de B suit C; et donc de A suit C.

453....[Dans l'argument "*Les hommes sont pécheurs et les pécheurs sont misérables; Les hommes sont misérables*"] "*Les pécheurs sont misérables*" doit être une Règle qui ne connaît aucune exception. Cela signifie qu'en effet, si vous prenez un pécheur quelconque, vous trouverez qu'il est misérable. La seconde personne exprime cela de façon tout à fait appropriée, puisqu'il existe une seconde prémisse qui attire l'attention sur certains pécheurs et les choisit virtuellement. Si la règle présente des exceptions, tout ce que je puis dire, c'est que si vous me permettez de choisir le pécheur, il sera misérable. Si je garantis de trouver un pécheur misérable, je garantis évidemment qu'il existe un pécheur dans le monde. Mais si je vous délègue la responsabilité de choisir un pécheur, je ne peux garantir que vous en trouviez un. Je dis uniquement que si vous en trouvez un, il sera misérable. Il s'agit là de la distinction entre les propositions Universelles et Particulières (5).

La prémisse "*Les hommes sont des pécheurs*" doit se référer à tout caractère commun à tous les pécheurs. Quelle que soit la règle qu'énonce l'autre prémisse à propos des pécheurs, les hommes sont assujettis à cette règle. S'il était possible de trouver, à la place de "*hommes*", une race totalement différente à tout point de vue, la conclusion deviendrait qu'ils ne seraient pas misérables, si les pécheurs l'étaient. Mais cela est une absurdité. Puisque les pécheurs sont des objets à propos desquels nous pouvons penser, parler et parfois raisonner correctement, ces autres créatures, nous n'en pouvons rien penser, ni en parler, ni tirer une inférence simple et correcte les concernant. Pour la même raison, alors que (111) nous pouvons parler des anges comme requérant certaines caractéristiques des pécheurs, cela ne nous aidera en rien d'affirmer qu'ils possèdent certaines caractéristiques des pécheurs, puisque toute chose concevable ressemble à n'importe quelle autre selon certains aspects,

comme par exemple: être concevable ou faire l'objet d'un discours, etc. (6).

Lorsque je parle d'un caractère commun à une classe d'objets, il me faut, pour satisfaire l'inférence dans Barbara, énoncer une règle générale vraie pour tous les éléments de cette classe. Et si je dis: vous pouvez prendre la règle que vous désirez appliquer à tous les pécheurs, et cette règle sera applicable à l'homme, je ne suis pas assuré qu'il existe une règle générale vraie pour tous les pécheurs. Mais lorsque j'affirme que je pourrais vous trouver une règle vraie pour tous les pécheurs laquelle ne serait pas valable pour toutes les femmes (par exemple, elle ne s'appliquerait pas à la Ste Vierge), je m'engage moi-même à tenir cette proposition qu'il existe une telle règle. Telle est la distinction entre les propositions Affirmatives et Négatives. Une proposition affirmative parle d'une quelconque règle générale possible, de quelque façon que ce soit; une proposition négative dit qu'il existe une règle et que l'on peut choisir un individu qui infirme cette règle si elle est appliquée à un certain sujet (en dehors de la classe à laquelle la règle se rapporte).

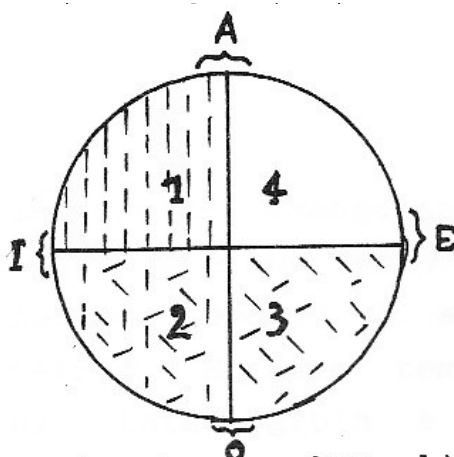
454. Nous voyons donc comment la théorie syllogistique appelle - pour précision - les distinctions formelles entre des propositions que **Aristote** écarte; elle ne nécessite pas d'autres distinctions.

3. Le QUADRANT

455. La distinction entre les propositions Universelles et Particulières est dite de l'ordre de la Quantité: celle entre les propositions Affirmatives et Négatives est de l'ordre de la Qualité. Telle est la terminologie (113) traditionnelle (7). Mais il existe un extraordinaire abus de langage concernant ces termes importants de quantité et de qualité, dont l'inconvénient est repérable si l'on étudie la Critique de la Raison Pure. C'est pourquoi, (...) je me prononcerai cette fois pour leur exclusion. Disons que les Universelles et les Particulières diffèrent en Lexis, les Affirmatives et les Négatives en Phasis (8). Lexis et Phasis sont respectivement "tell-way" et "say-way". Lexis dérive de "legein", faire le tri, choisir, et donc aussi dire (to tell). Il s'agit d'un mode de tri ou de calcul. Phasis, c'est dire (to say) dans le sens de: "Que dites-vous ?" *Oui ou Non ?* C'est la base de la "kataphasis" (affirmation) et de l'"apophasis" (négation). Je ne vois vraiment aucune objection à utiliser ces termes, à part leur caractère néologique. Pour indiquer l'inverse de la Lexis, j'utiliserai le terme de Metalexis; pour l'inverse de la Phasis, le terme Metaphasis, bien que la signification soit plus proche du grec "antiphasis".

456....Ayant opté pour l'interprétation de la validité proposée par **Diodore**, contre celle de **Philon, Aristote** tient, pour assurer la consistance de son système, que l'Universelle affirmative implique l'existence de son sujet [...]. Il doit comprendre l'énoncé: "*Certaines pierres philosophiques sont rouges*" comme n'assertant pas l'existence d'une quelconque pierre philosophique [...]

Puisque la distinction entre Universelles et Particulières concerne le sujet, la distinction entre Affirmatives et Négatives doit - dans une recherche de symétrie - concerner le prédicat; si bien que la différence entre assérer et ne pas assérer l'existence du sujet, cette différence recoupe la distinction entre les Universelles et les Particulières et non celle entre les Affirmatives et les Négatives. La figure suivante illustre le sens précis qui est attribué à ces termes.



propositions
propositions
re suivante illustre le
I, O.

(115) Dans le quadrant 1, toutes les lignes sont verticales. Dans le quadrant 2, certaines lignes sont verticales, d'autres ne le sont pas.

Dans le quadrant 3, aucune ligne n'est verticale.

Dans le quadrant 4, on ne trouve pas de lignes.

Maintenant, considérons "Ligne" comme sujet et "vertical" comme prédicat.

A est vraie dans les Q. 1 et 4; fausse dans les Q. 2 et 3

E est vraie dans les Q. 3 et 4; fausse dans les Q. 1 et 2

I est vraie dans les Q. 1 et 2; fausse dans les Q. 3 et 4

O est vraie dans les Q. 2 et 3; fausse dans les Q. 1 et 4

A et O se nient mutuellement; de même E et I. Mais toute autre paire de propositions peut être vraie ensemble ou fausse ensemble, ou encore l'une étant vraie et l'autre fausse.

457. Le quadrant 1 inclut le cas où le prédicat recoupe l'univers entier du discours (9); si bien qu'on retrouve là cette distinction intrinsèque entre les Affirmatives et les Négatives; ces dernières nient que leur prédicat soit nécessaire, alors que les premières le permettent. Tout comme on y retrouve cette distinction intrinsèque entre les Universelles et les Particulières: ces dernières affirment l'existence de leur sujet, alors que les premières ne font aucune hypothèse à leur propos.

458. Il existe certains langages qui traitent la particule négative de telle manière que sa répétition est intensive; quant à moi, j'interpréterai la négation d'une proposition comme étant une inverse du diagramme précédant selon sa diagonale gauche: changement croisé des quadrants 3 et 1, si bien que "*Tout S est non-non P*" signifiera "*Tout (all) S est P*". Et de la même manière, j'utiliserai le mot quelques (some) en un sens tel que sa répétition ne soit pas gauche, mais signifie une inverse du diagramme (117) selon la diagonale droite: changement croisé des quadrants 2 et 4, si bien que "*Quelque (some)-Quelque (some) S est P*" signifie "*Chaque (every) S est P*". Et cela par recherche de symétrie. En même temps, il est facile de conférer un sens intelligible à cela. Dire: "*Chaque (every) S est P*", c'est dire: "*Même si le choix d'un S se porte sur un cas parmi les plus défavorables, ce S sera identique à un P, choisi avantageusement*". Dire: "*Quelque (some) S est P*", revient à dire: "*Si le choix d'un S ne se porte pas sur un cas parmi les plus défavorables, ce S sera identique à un P, choisi avantageusement*". Mais dire: "*Si le choix d'un S ne peut que se porter sur un cas défavorable, ce S sera identique à un P choisi avantageusement*", cela reproduit l'universelle.

Par "*avantageusement*", il faut entendre: avantageusement quant à l'identité; mais par les mots "*cas défavorables*", on doit comprendre ces

cas choisis en vue de maximaliser nos chances de ruiner - falsifier l'assertion.

Dire: "Si le choix d'un S ne se porte sur aucun des cas défavorables, ce S sera identique à un P, choisi d'une manière non avantageuse", cela implique que chaque (every) S est un P, tout comme "Chaque (any) non-S est non-P" implique la même chose.

Ainsi dire: "Même si le choix d'un S se porte sur un des cas défavorables, ce S n'est pas identique à un P, choisi d'une manière non avantageuse", c'est autant dire que quelque (some) P n'est pas S, tout comme "Quelque (some) non-S est P" implique la même chose. Cette signification du mot "quelque" (some) s'éloigne fortement de son usage dans le langage ordinaire. Mais cela n'a aucune importance. Il est parfaitement intelligible et il est défini de manière à procurer équilibre et symétrie au système logique, ce qui est d'une très grande importance si ce système doit remplir une fonction philosophique. Si l'objet principal des formes syllogistiques était, dans l'application actuelle, de tester des raisonnements dont la validité ou la non-validité est difficilement (119) décidable, comme certains logiciens semblent le supposer naïvement, alors leur proximité étroite avec les habitudes ordinaires de pensée, devrait être une considération des plus importantes. Mais en réalité, leur fonction essentielle est de nous fournir un éclairage sur la structure interne du raisonnement en général. Et pour ce propos, la perfection systématique est indispensable...

459. C'est une erreur d'**Aristote** que d'appeler "contraires" les propositions A et E simplement parce que elles peuvent être fausses ensemble, mais non pas vraies ensemble. Il faudrait les nommer "incongrues" ou "disparates"; chacun de ces deux termes sont quelque peu en usage. Sont subcontraires (un mot de Boèce (10), imitant le "*hupenantia*" d'**Ammonius**) les propositions d'ecphasis oppositive, mais étant particulières, elles peuvent être vraies ensemble, bien qu'elles ne puissent être fausses ensemble. Il serait indiqué de suivre l'usage de ces auteurs qui appellent subcontraires tout couple de propositions qui, logiquement, peuvent être vraies ensembles mais non pas fausses ensemble. Sont contradictaires (le terme aristotélicien est "*antikeimena*" le mot "contradictoria" est de **Boèce** (11)) deux propositions qui ne peuvent être ni vraies ni fausses ensemble, mais qui précisément se nient mutuellement. Est Subalterne (ce terme se trouve dans la traduction de l'Isagoge de Porphyre par **Marius Victorinus** (IVe s.); le terme de Porphyre est "*hupallèlon*", mais dans le sens défini ici, on le trouve pour la première fois chez Boèce (12)) une proposition particulière qui est déduite, par une inférence immédiate, de son universelle correspondante, dont elle est dite être la subalterne.

460. Cependant, dans mon système, aucune de ces relations que l'on trouve dans le diagramme d'**Apuleius** [la "quadrata formula"] ne sont conservées. Exception faite les deux paires de contradictoires. Toutes les autres paires peuvent être vraies ensemble ou fausses ensemble.

A et E, Tout S est P et Aucun S n'est P, sont vraies (121) ensemble lorsqu'il n'existe aucun S et fausses ensemble lorsqu'une partie de S seulement est P.

I et O, Quelque S est P et Quelque S est non-P, sont vraies et fausses ensemble, précisément sous les conditions opposées.

A et I, Chaque S est P et Quelque S est P, sont vraies ensemble lorsqu'il existe des S qui tous sont P; elles sont fausses ensemble lorsqu'il existe des S dont aucun n'est P.

E et O, Non-S est P et Quelque S est non P sont vraies et fausses ensemble, précisément sous les conditions opposées (...)

Notes

(1) Pour être un bon lecteur - ou même pour être honnêtement au courant de la philosophie, ce qui n'est pas une mince affaire - il est tout à fait

indispensable d'étudier Aristote. Il convient de faire débiter cette étude du philosophe par les deux livres des Premiers Analytiques qui constituent certainement les ouvrages les plus fondamentaux de tous ses écrits. Dans la classification traditionnelle des ouvrages aristotéliens - classification qui ne doit sans doute rien ... Aristote lui-même - deux livres précèdent ces Premiers Analytiques. L'un d'eux, Les Catégories, est un traité métaphysicologique dont seules les idées générales sont importantes. L'autre, le Peri Hermeneias, est purement logique, mais difficile et confus. Je recommanderais à tout étudiant sérieux qui veut s'initier à la logique et qui peut saisir le grec sans trop de difficultés, de lire, en tout cas, les Premiers Analytiques et, s'il peut trouver le temps, les Seconds Analytiques. Ce dernier ouvrage est un monument splendide pour l'intellect humain. Les deux traités sont écrits dans un grec très facile et ils ont à ce point influencé la pensée médiévale, et par là la nôtre, qu'on ne peut vraiment pas comprendre ce qui se dit quotidiennement, si on ne les a pas lus. J'utiliserai ici l'édition de Berlin. Si l'on désire des notes explicatives, rien ne vaut les commentaires grecs qu'on y trouve. En se procurant cette édition, on a l'avantage de disposer constamment d'un index. Cela est d'une valeur inestimable. L'édition de l'Organon par Waitz est bonne. La Beiträge, De Anima, de Trendelenburg, ainsi que le petit résumé [Elementa logices Aristoteleae] sont très valables. Il existe un petit résumé excellent de Wallace [Outlines of the Philosophy of Aristototele]. L'Aristotele de Grote avait du mérite, mais Grote est terriblement unilatéral. En fait, tous les commentateurs modernes sont très tendancieux.

(2) Une argumentation incomplète est nommée "enthymème", lequel est souvent défini - d'une manière un peu rapide - comme un syllogisme dont on aurait ôté une prémisse, comme si un sorite, ou une argumentation complexe, ne pouvait donner pareillement un enthymème. La définition ancienne de l'enthymème était une "argumentation rhétorique" et cela est généralement considéré, comme un second sens du mot. Mais cela revient au même. Par une argumentation rhétorique, on voulait dire une argumentation qui ne dépendrait pas d'une nécessité logique, mais d'une "connaissance commune", définissant ainsi une aire de possibilité. Un tel argument est rendu logique par l'addition, comme prémisse, de ce qui est considéré comme un principe inducteur.

(3) Ce dernier terme est plus familier à notre génération. Il a été utilisé par Whewell [Novum Organum Renovatum, II, iv.]. Cependant, le premier terme présente une légitimité historique plus importante. Copulatum, chez Aulus Gellius [XVI, vii, cap. 1] traduit le terme stoïcien: "sumpeplegmenon". Les conjonctions, comme "et" sont dites copulatives par Priscien [Institutiones Grammaticae, Lb. XVI, cap. 1]. Abelard utilise le terme Copulae. Nous pourrions utiliser colligation lorsque les propositions jointes sont de même nature ou de même fonction. Mais dans le syllogisme, ce n'est pas le cas. Cependant, si le mode Darapti est admis, cela consiste simplement à composer les deux prémisses et à éliminer un terme du résultat. Cela apparaîtra par la suite.

(4) Ce que Kant nomme un jugement explicatif ou analytique, est soit un non-jugement, puisque vide de contenu, soit permet de mettre en évidence dans le prédicat, et ce d'une manière distincte, ce qui y était pensé d'une manière indistincte (c'est-à-dire, non pensé actuellement). Mais dans ce cas, le jugement est synthétique et repose sur l'expérience, laquelle est purement interne - expérience de nos imaginations. Associations par ressemblance et par contiguïté: tout est dans cette grande distinction.

(5) Cf. Hobbes, Computation or Logic, chap. II, par. 11.

(6) Cela ne tient pas dans le cas d'un univers limité de marques. Si nous nous sommes limités nous-mêmes à un certain type de prédicats, il ne sera pas absurde de dire que les choses divergent du tout au tout. Dans ce cas, il doit exister un lexique de prédicats, distinct de la "phasis".

Certainement, s'il faut explorer la nature du raisonnement, il est nécessaire de prendre en compte les cas où nous limitons notre pensée à un ordre particulier de prédicats. Certains logiciens traitent ce sujet comme étant "extra-logique"; mais cela signifie seulement qu'ils se situent en dehors du champ de leurs propres études. Si un mathématicien choisissait de considérer le calcul différentiel comme étant "extra-mathématique", il ferait preuve de cette même détermination qui anime de nombreux logiciens, à savoir: circonscrire sa science de façon simple et réduite.

Cependant, bien que je ne considère pas l'univers limité de marques comme étant extra-logique, je pense qu'il est utile de l'exclure d'une syllogistique élémentaire pour la raison suivante: on se donne ainsi la forme concevable la plus simple de la logique des relatives. En traitant la chose de la sorte, ce problème est virtuellement résolu, même si telle n'était pas la visée première.

(7) Cette terminologie date d'Apuleius. Universelle et Particulière ont la même origine. Affirmative et Négative sont des termes construits par Boèce [voir Prantl, op. cit., I, 691]

(8) De "phèmi" et non de "phaino" ; et donc "phasis" n'a rien à voir avec phase.

(9) Le terme univers, dont l'usage est actuellement généralisé, a été introduit par De Morgan en 1846. Cambridge Philosophical Transactions, VIII, 380.

(10) Voir Prantl, op. cit., I, 687 et ss.

(11) Ibidem, 687.

(12) Ibidem, 661, 684, 692.